

Les NOURRICES MORVANDELLES

Ce qui faisait partir les jeunes mères ou les filles-mères pour se placer comme nourrices, c'était avant tout un besoin d'argent pour améliorer les conditions d'une vie difficile comme celle qui était et qui est celle des petits exploitants agricoles du Morvan. "Se placer comme nourrice" n'est pas le mot exact, car la plupart du temps, ce sont des gandins parisiens de bel air qui prospectaient les campagnes pour y déceler les femmes fraîches, les bonnes laitières en quelque sorte, capables d'allaiter la graine des bourgeois de Paris. Il s'agissait bel et bien d'une prostitution, la femme vendant son lait comme elle peut vendre son corps et ceci par l'intermédiaire de ces dandies roulant carrosse et vêtus comme des princes. Et combien de ces jeunes filles venues à Paris pour y être nourrices, se sont retrouvées à la porte d'un bordel en croyant sonner à une maison bourgeoise ! L'exploitation de la femme n'est pas une histoire moderne. Et quand une nourrice était placée, certes, elle avait la vie belle, en tout cas meilleure que dans son Morvan où son homme se tuait à la tâche et où elle avait tout à faire à la maison, avec les gosses et encore aux champs et aux bois. Elle avait la vie meilleure que dans son hameau mais les maîtres n'étaient pas toujours aimables et en tout cas, souvent méprisants à son égard. Vous pensez, une laitière morvandelle !

Heureusement que cela ne durait qu'un temps et qu'il y avait au moins l'espoir de rapporter un peu d'argent ; une nourrice gagnait de 50 à 100 F par mois et elle pouvait rapporter 1 500 à 1 800 F au bout de son temps à Paris.

Mais écoutez donc avec quel mépris, Alphonse Daudet parle de la nourrice morvandelle. Ai n'aivot sûrement pas grand so ai fé quand aile écrivé çai !

"La première tradition, chez les nourrices, est d'arriver les mains vides, sans bagages encombrants ; la seconde est de se procurer une grande malle, la malle à serrer la denrée. Car vous aurez beau la choyer et la soigner, cette sauvagesse ainsi introduite chez vous et qui détonne d'abord si étrangement parmi les élégances d'un intérieur parisien avec sa voix rauque, son patois incompréhensible, sa forte odeur d'étable et d'herbe ; vous aurez beau laver son hâle, lui apprendre un peu de français, de propreté et de toilette, toujours, chez la nounou la plus friande et la plus dégrossie, à tous les instants, en toute chose, la brute morvandiste reparaitra. Sous votre toit, à votre foyer, elle reste la paysanne, l'ennemie, transportée ainsi de son triste pays, de sa noire misère, en plein milieu de luxe et de féerie. Tout ce qui l'entoure lui fait envie, elle voudrait tout emporter là-bas, dans son trou, dans son gîte, où sont

les bestiaux et l'homme. Au fond, elle n'est venue que pour cela, son idée fixe est la denrée. La denrée, mot surprenant qui, dans le vocabulaire des nourrices, prend des élasticités inattendues de gueule de serpent boa. La denrée, ce sont les cadeaux et les gages, ce qu'on vous paye, ce qu'on vous donne, ce qui se ramasse et se vole, le bric à brac et le pécule qu'aux yeux des voisins pleins d'envie on compte déballer au retour. Pour engraisser ou pour enfler cette denrée sacro-sainte, votre bourse et votre bon coeur vont être mis en coupe réglée. Et vous n'avez pas affaire à la seule nourrice ; l'homme, la grand-mère, la tante sont complices et du fond du hameau perdu dont vous ignorez même le nom, toute une tribu, toute une famille ourdit contre vous des ruses de peaux-rouges.

"Chaque semaine, une lettre arrive, d'une écriture matoise et lourde et cachetée d'un dé sur du pain bis. Elles vous attendrissent d'abord, ces lettres comiques et naïves avec leur orthographe compliquée, les endimanchements du style, des phrases tortillées et retortillées comme le bonnet d'un paysan qui ne veut pas avoir l'air timide. Toutes visent à votre bourse, toutes respirent le même parfum de carotte rurale et d'idyllique escroquerie. "C'est pour te faire savoir, ma chère et digne compagne -mais tu n'as pas besoin d'en causer à nos respectés maîtres et bienfaiteurs parce qu'ils voudraient peut-être encore te donner de l'argent et que ce n'est jamais bien d'abuser..." Là-dessus, l'annonce d'un épouvantable orage qui vient de tout ravager au pays. Plus de récoltes, les blés hachés, les prairies perdues. Il pleut dans la maison comme en pleins champs, vu que les grêlons ont crevé les tuiles ; et le porc, une si belle bête qu'on devait saigner à Pâques dépérit du saisissement qu'il a eu d'entendre le tonnerre. D'autres fois, c'est la vache qui est morte, l'aîné des petiots qui s'est cassé un bras, la volaille atteinte d'épilepsie. Sur le même bout de toit, le même coin de champ, c'est un invraisemblable amoncellement de catastrophes pareilles aux plaies d'Egypte. Cela est grossier, stupide, cousu de fil blanc à en crever les yeux. N'importe, il faut faire semblant d'être pris à ces inventions, payer encore et toujours, sans quoi gare à Nounou ! Elle ne se plaindra pas, elle ne demandera rien, oh non ! Certes, mais elle boudera, pleurnichera dans les coins, bien sûre d'être vue. Et quand Nounou pleure, Bébé crie, parce que le gros chagrin tourne les sangs et les sangs tournés font le lait aigre. Vite un mandat-poste et que Nounou rie !"